

Juillet rouge au matin

Stéphanie Gauthier

Juillet rouge au matin

Roman

Robert Laffont
QUÉBEC

Révision linguistique : Sabine Cerboni
Correction d'épreuves : Marie Le Toullec
Mise en pages : Édiscript enr.
Conception de la couverture : Luc Gervais
Photo de la couverture : Unsplash
Photo de l'auteurice : Martine Doyon

Dépôt légal : 2^e trimestre 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2023
ISBN 978-2-924910-44-3

On se fait une idée sur des gens et par la suite, on découvre qu'ils ne sont pas du tout comme on les imaginait.

AGATHA CHRISTIE,
La maison biscornue

La vengeance n'est jamais une ligne droite. C'est une forêt. On peut donc facilement s'y égarer, s'y perdre, oublier par où on est entré.

SONNY CHIBA,
Kill Bill

MARDI 2 JUILLET
Jour de la fusillade

Delphine

La matinée s'annonçait parfaite pour une première journée de vacances. Le soleil brillait haut et fort et une brise légère rendait la chaleur plus supportable. Au grand bonheur de Delphine, le reste de la semaine augurait plutôt bien selon les prévisions météo. En visite chez son cousin Thierry, en congé lui aussi pour les vingt et un prochains jours, Delphine et lui dégustaient leur deuxième tasse de café, installés sur le petit balcon qui donnait sur le boulevard Saint-Laurent. Deux jardinières de géraniums rouges décoraient la balustrade.

— À nos vacances ! proclama Thierry en cognant sa tasse à moitié pleine contre celle de Delphine.

Il n'était pas seulement son cousin, mais également son meilleur ami. À peine sept mois les séparaient – Delphine venait de fêter ses trente-neuf ans, et lui les aurait en janvier. Leurs mères étaient sœurs et les cousins avaient pratiquement été élevés ensemble. À la blague, ils se considéraient comme frère et sœur jumeaux. Ils s'obstinaient souvent, mais ne pouvaient se passer longtemps l'un de l'autre. Thierry était de loin l'homme le plus gentil et le plus généreux que Delphine connaissait. Pour la première fois depuis des années, ils vivaient tous les deux une période de célibat. Thierry venait de mettre fin à une relation chaotique avec une femme névrosée et jalouse. De son côté, Delphine était seule depuis presque un an. Sa vie amoureuse avait toujours

été complexe. Elle avait le don de s'enticher des mauvais hommes. Des beaux parleurs, ou des types écorchés par la vie, qui ne parvenaient pas à s'engager.

Delphine se leva et vida le reste de son café dans les géraniums.

— Hé! Mes fleurs! s'indigna Thierry.

— Il paraît que c'est un excellent engrais pour les plantes d'extérieur.

Il sembla sceptique, mais n'osa la contredire.

— Tu t'en vas déjà?

— Oui, mon rendez-vous est dans une demi-heure.

Delphine se rendait chez son dentiste pour son examen annuel. D'ici, elle en avait pour vingt minutes de marche. Elle embrassa son cousin sur les joues et descendit jusqu'au rez-de-chaussée. Thierry habitait un trois et demie au-dessus de Ventis sport, une boutique de vêtements unisexes, spécialisée dans le plein air. Elle agrippa la poignée de la porte vitrée. Mais avant de sortir, ses yeux glissèrent vers le bistrot d'en face, le Caracoli café, inauguré depuis quelques mois.

La banderole « Maintenant ouvert » était encore accrochée sur la façade. La porte du café s'entrebâilla. Son cœur bondit. Sara Davidson, vêtue de noir comme toujours, sortit, un gobelet à la main. Sans doute un américano ou un latté, mais certainement pas un café filtre, car elle avait horreur de ça. Elle arborait la même coupe de cheveux qu'Uma Thurman dans *Pulp Fiction*. L'unique couleur qui se dégageait de sa personne provenait de son rouge à lèvres. Même de l'autre côté de la rue, Delphine distinguait parfaitement le rouge framboise de ses lèvres pulpeuses. Que fabriquait-elle là, songea Delphine, elle n'était pas au boulot? À sa connaissance, les semaines de vacances de Sara étaient prévues pour la mi-juillet. Elle le savait, car c'était sa collègue de travail.

Un homme apparut derrière elle, un café dans la main droite et un petit sac en papier blanc ciré dans la gauche. Un type d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, mince, les cheveux grisonnants coiffés vers l'arrière. Ils échangèrent quelques mots sur le trottoir tout en avançant. De qui s'agissait-il ? Delphine la savait mariée. Elle ignorait l'âge de Sara – entre trente-cinq et quarante ans –, mais cet homme semblait trop vieux pour être son conjoint. D'après le peu d'informations dont Delphine disposait, Sara vivait avec son amour de jeunesse.

Une voiture noire s'arrêta devant eux. Delphine observa la scène sans bouger. Elle ne voulait pas se faire voir. Le type glissa quelques mots à l'oreille de Sara. Cette dernière lui fit un sourire éclatant, dont elle seule possédait le secret. Elle avança avec grâce et assurance, d'un pas presque dansant. L'homme ouvrit la portière arrière et Sara grimpa à l'intérieur. Le type contourna le véhicule et s'engouffra sur le siège derrière le conducteur. L'auto démarra aussitôt. Delphine les suivit des yeux et constata qu'il s'agissait d'un Uber. Une fois dehors, elle prit conscience que sa bonne humeur avait presque fondu. Depuis combien de temps n'avait-elle pas vu Sara ? Presque trois mois, calcula Delphine. Pourtant, elles travaillaient au même endroit.

Depuis deux ans, Delphine œuvrait dans un organisme communautaire en tant qu'animatrice de loisirs, trois après-midis par semaine. Musicienne de formation, elle donnait des ateliers de guitare au centre À ta portée, un endroit à vocation artistique qui venait en aide aux jeunes adultes atteints de maladies mentales (dépression, schizophrénie, trouble alimentaire, pensées suicidaires, etc.). La mission du centre consistait à leur offrir un espace pour rebâtir leur estime de soi et briser l'isolement, à travers divers ateliers (chant, musique, chorale, art visuel). Le centre comptait cinq

employés: la directrice générale, la conseillère en communication (Sara), deux intervenantes, et tout récemment, un musicologue. Le reste du personnel était composé de stagiaires à temps partiel et de trois animateurs, dont Delphine. Les cours arrêtaient durant l'été et reprenaient à l'automne. Le reste du temps, Delphine offrait des leçons privées de guitare dans une école de musique du Vieux-Longueuil.

Sara, pour une raison que Delphine ignorait, l'évitait obstinément depuis trois mois. La revoir ainsi par hasard lui laissait un sentiment très désagréable. Si l'hypocrisie portait un visage, celui-ci afficherait sans aucun doute les traits de Sara Davidson.

Romain

— Tu n'es pas bavard ce matin, releva Alberto. Tout va bien ?

Romain regarda d'un air las son collègue, assis dans le siège passager de la voiture de patrouille.

— Un peu fatigué, j'ai mal dormi hier soir. Comment dit-on en espagnol : nuit d'insomnie ?

— *Noche de insomnio*.

Natif du Venezuela, Alberto avait émigré au Québec avec sa famille à l'âge de dix ans.

— *Noche de insomnio*, répéta Romain à mi-voix.

Le jeune policier se sentait d'humeur taciturne. Il avait eu une longue et vive discussion avec son amoureuse Camille, la veille. Entre les deux, toujours la même histoire, l'inévitable sujet qui se terminait immanquablement en cul-de-sac : fonder ou non une famille. Lui, à trente ans, s'estimait prêt depuis longtemps. Romain avait toujours eu la fibre paternelle. Pas du genre à se lever la nuit pour donner le biberon ou pour changer les couches, non, ça, c'était le côté moche et obligé de la parentalité. Comme les pleurs, les coliques, les premières dents et les nuits blanches. Les nourrissons le laissaient plutôt froid, du moins les étapes avant les premiers pas. Lui, ce qu'il aimait, c'était les enfants. Préféablement d'âge préscolaire. L'âge des phrases complètes où le bambin posait mille questions, son cerveau absorbant tout comme une éponge. Romain lui apprendrait à jouer au hockey, au

soccer, ou à faire de l'équitation, son sport préféré. Fille ou garçon, il n'avait pas de préférence, du moment que l'enfant est curieux et aime le sport. Il ne serait pas un père exigeant ou un gérant d'estrade, poussant sa progéniture à réaliser ses propres rêves déçus. Non, Romain serait un père cool, aimant, à l'écoute, encourageant et fier, pourvu que son enfant démontre un minimum de discipline et de respect. L'adolescence, par contre, le terrifiait. La rébellion, le rejet des parents, l'obsession de la conformité sociale le rebutaient plus que tout. Lui-même n'avait pas été un adolescent facile, accro aux jeux vidéo, et d'une insolence redoutable. Entre quinze et dix-huit ans, ses parents étaient ses pires ennemis. À ses yeux, ils paraissaient insignifiants, et Romain contestait sans cesse leur autorité. Aujourd'hui, il admirait ses parents et leur patience devant son comportement. La pensée d'hériter un jour d'un fils comme il avait été lui faisait horreur.

Camille, quant à elle, éprouvait de sérieux doutes. Pas seulement à l'égard de ses capacités maternelles, mais de celles de son amoureux. Désirer un enfant alors qu'on redoutait les nourrissons et abhorrait les adolescents, ce n'était pas sérieux. Les enfants n'arrivaient pas dans un sac cadeau à l'âge de deux ans, mignons et bien élevés et ne cessaient pas de grandir juste avant la puberté. Élever un enfant, c'est prendre soin d'un être humain de sa naissance jusqu'à l'âge adulte. Sans exception. C'est aussi accepter les nuits blanches, s'inquiéter, soigner, se faire rejeter, consoler, etc. Camille ne se jugeait pas prête. Peut-être ne le serait-elle jamais. Romain lui reprochait de ne voir que le mauvais côté des choses. Tandis que lui ne conservait que le meilleur, balayant le reste du revers de la main. Selon Camille, il avait une vision idyllique de l'enfant rêvé.

Romain regrettait la façon dont il avait abordé le sujet, la veille. Il n'aurait pas dû faire allusion à son âge à elle – trente-cinq

ans –, et à son horloge biologique. Camille n'avait pas du tout apprécié. Elle supportait déjà assez de pression sociale comme ça, inutile d'en rajouter. Les amis, la famille, même les collègues, tous y allaient de leurs petits commentaires. *Vous êtes ensemble depuis neuf ans, qu'est-ce que vous attendez pour fonder une famille?* À lire les commentaires sur les réseaux sociaux et les gros titres des magazines à potins, bien en vue près des caisses à la pharmacie et dans les supermarchés, devenir mère était la seule et unique façon de réussir sa vie. Le comble du bonheur. Romain lui avait reproché de faire passer son travail avant tout le reste. Tout comme lui, Camille travaillait au SPVM, mais comme enquêteuse depuis peu. Écœurée et lasse de cette dispute avec son homme, elle avait saisi son oreiller et s'était précipitée dans la chambre d'amis. Au matin, elle s'était levée avant lui et Romain n'avait pas eu la chance de s'excuser. Il lui téléphonerait dans la journée.

Romain et Alberto patrouillaient dans les rues de Montréal, dans l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal. Une matinée plutôt tranquille jusqu'à présent. Ils avaient arrêté un type brûlant un feu rouge. Au moment de lui donner sa contravention, l'individu avait craché par la fenêtre de sa voiture, manquant de peu les souliers de Romain. Sans la présence d'Alberto, qui, d'un geste de la tête, lui avait signifié de rester calme, Romain lui aurait sans doute donné une amende pour incivilité contre un agent de la paix. Ensuite, ils avaient répondu à l'appel d'un commerçant de la Petite-Italie. Un itinérant en état d'ébriété avancé déambulait devant son commerce de fruits et légumes et importunait les clients. Les deux policiers avaient réussi à le calmer et l'homme s'était installé sur un banc public du quartier.

— *Mañana tranquila!** constata Romain. Alberto ricana.

* Matin tranquille

— Quoi ? Ce n'était pas le bon terme ? s'offusqua Romain.

— Non, c'était bien, c'est juste que tu n'arrives pas à rouler tes *r*.

Pour seule réponse, Romain haussa les épaules. Alberto était un excellent compagnon de travail. Poli, respectueux et très calme. À vingt-neuf ans, il était déjà père d'un garçon de dix-huit mois et sa femme attendait leur deuxième. Romain l'enviait parfois, même si les traits d'Alberto trahissaient la fatigue – son fils ne faisait toujours pas ses nuits – et que sa vie sociale avait fondu. « Le premier résultait d'un accident, mais le deuxième, on le désirait. » Romain aimait bosser avec lui. Tous les jours, Alberto lui apprenait quelques mots en espagnol. Le soir, il les répétait à Camille, une façon pour lui de les mémoriser.

De nature impatiente, Romain n'aimait pas la routine, il fallait que les choses bougent. À sa sortie de l'École nationale de police, il avait passé quatre ans dans la cavalerie sur le mont Royal. Il en gardait un bon souvenir. Il avait participé à divers défilés, cérémonies et escortes de dignitaires. Mais Romain s'était ennuyé à patrouiller à cheval dans les parcs de Montréal, quatre à cinq heures par jour. Ça manquait d'action, d'adrénaline. Il avait alors postulé comme policier de patrouille. Toutefois, le respect qu'il suscitait en se promenant à cheval avait disparu en tant qu'agent de quartier. Et la plupart de leurs interventions concernaient des gens atteints de maladie mentale. Les gens se méfiaient de la police, Romain prenait conscience qu'ils avaient de plus en plus mauvaise presse et qu'un citoyen pouvait les filmer à tout moment et mettre le tout sur les réseaux sociaux. De plus, arpenter les rues de Montréal, continuellement engorgées de travaux et de mille détours, devenait pénible à la longue.

Camille avait plus d'ambition que lui. Ce constat l'agaçait. Ils s'étaient rencontrés à Nicolet, à l'École nationale de

police du Québec. Déjà, la jeune femme était une première de classe. Après quelques années comme agent de quartier, Camille était retournée sur les bancs de l'école afin d'obtenir un baccalauréat en sécurité et études policières et devenir enquêteuse. Depuis, elle travaillait à l'unité des crimes majeurs en compagnie de son oncle, Pierre Blackburn, un policier d'expérience. Romain songeait aussi à changer de spécialité. Le poste d'agent d'intervention tactique l'attirait. Plus de danger, plus d'adrénaline.

— Comment dit-on en espagnol: la journée va être longue?

Alberto ouvrit la bouche, mais n'eut pas le temps de traduire. La voix de la répartitrice annonça qu'une fusillade venait d'avoir lieu dans un taxi garé dans une ruelle. Elle donna l'adresse.

— Ce n'est pas très loin d'ici! s'écria Romain. Il appuya sur le bouton de la radio et donna le numéro de leur véhicule.

— 42-3, y a-t-il des blessés? Des morts?

— Possiblement, mais rien de confirmé. Trois personnes incluant le chauffeur ont été touchées.

— Le ou les tireurs sont encore là?

— Négatif. Mais on n'est certain de rien.

— On arrive dans quelques minutes!

Romain activa les gyrophares et la sirène de la Dodge Charger et appuya sur l'accélérateur.

— Eh oh! s'écria Alberto, ne va pas si vite!

Romain l'ignore et accéléra. L'idée d'arriver les premiers sur les lieux d'un crime l'exaltait. Il tourna à droite et atteignit la rue Saint-Joseph en direction ouest. Des travaux obstruaient la circulation. Il sacra à voix haute. Les voitures devant eux cédèrent enfin le passage.

— Attention! dit Alberto en désignant une Volvo à leur droite.

Romain l'évita de justesse, se faufila à travers le trafic, certains véhicules grimpant même sur le trottoir. Plus que deux coins de rue. Une fusillade! Ça ressemblait à la façon de procéder du crime organisé.

— Ralentis! l'intima son collègue. D'autres voitures sont sûrement en route ou déjà arrivées.

Romain l'entendit à peine, se concentrant sur la route. Rue Jeanne-Mance, le feu vira au jaune. Il prit à droite. Au même moment, un cycliste avançait.

— Attention! hurla Alberto.

Romain ne put éviter le cycliste, déjà engagé sur la voie. Il le frappa de plein fouet. L'homme fut éjecté jusqu'au trottoir de l'autre côté de la rue. Romain freina d'un coup sec. Alberto jaillit du véhicule et accourut vers le blessé. En état de choc, Romain prit quelques secondes avant de réagir. Il sortit à son tour. Les yeux écarquillés par la monstruosité de la scène, il vit son collègue accroupi devant l'accidenté. Le vélo, déformé par l'impact, gisait à plusieurs mètres de son propriétaire. Romain s'avança près du corps.

— Il est gravement blessé? balbutia-t-il.

Alberto leva vers lui des yeux remplis d'horreur. Il n'eut pas besoin de dire quoi que ce soit. Romain comprit.